Au reste, comme il y a des gens qui ont publié que mon épître n'étoit qu'ane vaine déclamation qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun homme ent. jamais avancé; je veux bien, pour l'intérêt de la vérité, mettre ici la proposition que j'y combats, dans la langue et et dans les termes qu'on la soutient en plus d'une école. La voici : Attritio ex gehennæ metu sufficit, eliam sine ulla Dei dilectione; et sine allo ad Deum offensum respectu, quia talis honesta et supernaturalis est. C'est cette proposition que j'attaque et que je soutiens fausse, abominable, et plus contraire à la vraie religion, que le luthéranisme ni le calvinisme. Cependant je ne crois pas qu'on puisse nier qu'on ne l'ait encore soutenue depuis peu, et qu'on ne l'ait même insérée dans quelques catéchismes en des mots fort approchans des termes latins que je viens de rapporter. the authorities to the company while the meditional on to be

THE REST OF STREET STREET, STR

and the regulation of the company of the second to the second

to the first the second of the

THE RESIDENCE THE PROPERTY OF THE PERSON NAMED IN

and the state of the state of the state of

printing the second part of the second printing of the second

. Color Town Color Sections of the Section of Color Williams Color Section Sec

The second of th

to the said they begin by provide warrant care but

and mortion is the after your content toward the of all south the

Conselle the Principle, or my executarions whether

the boson deposite of Such every to the 10 to million and

the designer treatment florings.

EPITRE X

A MES VERS.

L'auteur avoit une grande prédilection pour cette pièce, et il l'appeloit ordinairement ses inclinations. Il la composa en l'année 1695, pour fermer la bouche à une infinité de vils rimeurs qui avaient osé censurer ses ouvrages et particulièrement sa Satire X contre les femmes. L'idée en est prise d'une Epître d'Horace qui est la vingtième du livre II.

J'ai beau vous arrêter, ma remontrance est vaine, Allez, partez, mes Vers, derniers fruits de ma veine. C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour : La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour; Et déjà chez Barbin (1), ambitieux libelles, Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles. Vains et foibles enfans dans ma vieillesse nés, Vous croyez, sur les pas de vos heureux ainés, Voir bientôt vos bons mots, passant du peuple aux princes, Charmer également la ville et les provinces; Et, par le prompt effet d'un sel réjouissant, Devenir quelquesois proverbes en naissant. Mais perdez cette erreur dont l'appat vous amorce : Le temps n'est plus, mes Vers, où ma muse en sa force, Du Parnasse françois formant les nourrissons, De si riches couleurs habilloit ses leçons;

⁽¹⁾ Libraire du palais.

Quand mon esprit, poussé d'un courroux légitime, Vini devant la raison plaider contre la rime; A tout le genre humain sut faire le procès, Et s'attaqua soi-même avec tant de succès. Alors il n'étoit point de lecteur si sauvage Qui ne se déridât en lisant mon ouvrage, Et qui, pour s'égayer, souvent, dans ces discours, D'un mot pris en mes vers n'empruntât le secours.

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue, Sous mes faux (1) cheveux blonds déjà toute chenue, A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesans, Onze lustres complets, surchargés de trois ans, Cessez de présumer dans vos folles pensées, Mes vers, de voir en foule à vos rimes glacées Courir, l'argent en main, les lecteurs empressés. Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés: Dans peu vous allez voir vos froides rêveries Du public exciter les justes moqueries; Et leur auteur, jadis à Regnier préféré, A Pinchêne, à Linière, à Perrin, comparé. Vous aurez beau crier. « O vieillesse ennemie! » N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie (2)? » Vous n'entendrez partout qu'injurieux brocards Et sur vous et sur lui fondre de tontes parts.

Que veut-il? dira-t-on: quelle fougue indiscrète Ramène sur les rangs encor ce vain athlète? Quels pitoyables vers! quel style languissant! Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant, De peur que tout à coup, efflanqué, sans haleine, Il ne laisse, en tombant, son maître sur l'arène. Ainsi s'expliqueront nos censeurs sourcilleux, Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,

Pièce à pièce épluchant vos sons et vos paroles, Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles ; Traiter tout noble mot de termes hasardeux, Et dans tous vos discours, comme monstre hideux. Huer la métaphore et la métonymie, Grands mots que Pradon croit des termes de chimie; Vous soutenir qu'un lit ne peut être effronté (1); Que nommer la luxure est une impureté. En vain contre ce flot d'aversion publique Vous tiendrez quelque temps ferme sur la boutique : Vous irez à la fin, honteusement exclus. Trouver au magasin Pyrrhame et Régulus (2), Ou couvrir chez Thierry, d'une feuille encor neuve, Les méditations de Burée et d'Hayneuve; Puis, en tristes lambeaux semés dans les marchés, Soussirir tous les affronts au Jonas reprochés.

Mais quoi ! de ces discours bravant la vaine attaque . Déjà, comme les vers de Ginna , d'Andromaque , Vous croyez à grands pas chez la postérité Courir , marqués au coin de l'immortalité !

Hé bien! contentez donc l'orgueil qui vous énivre :
Montrez-vous, j'y consens: mais du moins, dans mon livre,
Commencez par vous joindre à mes premiers écrits.
C'est là qu'à la faveur de vos frères chéris,
Peut-être enfin soufferts comme enfans de ma plume,
Vous pourrez vous sauver, épars dans le volume.
Que si mêmes un jour le lecteur gracieux.
Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux,
Pour m'en récompenser, mes vers, avec usure,
De voire auteur alors faites lui la peinture :
Et surtout prenez soin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.

⁽¹⁾ L'auteur avoit pris la perruque.

⁽¹⁾ Terme de la dixième satire. (2) Pièces de théâtre de Pradon.

Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité.
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices,
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs.
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez foible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Que si quelqu'un, mes vers, alors vous importune Pour savoir mes parens, ma vie et ma fortune, Contez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats, Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats. Dès le berceau perdant une fort jeune mère, Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père, J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé, Et de mon seul génie en marchant secondé, Studieux amateur et de Perse et d'Horace, Assez près de Regnier m'asseoir sur le Parnasse : Que, par un coup du sort au grand jour amené, Et des bords du Permesse à la cour entraîné, Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles, Elever assez haut mes poétiques ailes, Que ce roi dont le nom fait trembler tous les rois Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits: Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse ; Que ma vue a Golbert inspiroit l'allégresse; Qu'aujourd'hui même encor, de deux sens affoibli, Retiré de la cour et non mis en oubli, Plus d'un héros, épris des fruits de mon étude, Vient quelquefois chez moi (1) goûter la solitude.

Pieces de la sees de Pradon

Mais des heureux regards de mon astre étonnant
Marquez bien cet effet encor plus surprenant,
Qui dans mon souvenir aura toujours sa place:
Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace
Etant, comme je suis, ami si déclaré,
Ce docteur toutefois si craint, si révéré,
Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie;
Arnauld, le grand Arnauld, fit mon apologie (1).
Sur mon tombeau futur, mes vers, pour l'énoncer,
Courez en fettres d'or de ce pas vous placer:
Allez, jusqu'où l'aurore en naissant voit l'Hydaspe (2),
Chercher, pour l'y graver, le plus précieux jaspe.
Surtout à mes rivaux sachez bien l'étaler.

Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler. Déjà, plein du beau feu qui pour vous le transporte, Barbin impatient chez moi frappe à la porte: Il vient pour vous chercher. C'est lui : j'entends sa voix. Adieu, mes Vers, adieu, pour la dernière fois.

Out page to equippe persons sixtua fourant majter.

A minute o many a country amendment, soluted a

(2) Fleuve des Indes.



After quecificación su familia de la faire de la faire de la familia de la faire de la familia de la

To contact the telephone and the state of th

tion the least the territory of the tradition of the

incoming the second second of temponic in the

the case of the same subsective against match the first

to Establish disertors day post-one day roin.

(1) A Auteuil.

⁽¹⁾ Arnauld a fait une dissertation où il me justifie contre mes censeurs.

ÉPITRE XI.

A MON JARDINIER.

THE R. STREETS TRANSPORT OF THE LAND

Dans cette Epitre l'auteur s'entretient avec son jardinier; et par des discours proportionnés aux connaissances d'un villageois, il lui explique les difficultés de la poésie, et la peine qu'il y a surtout d'exprimer noblement et avec élégance les choses les plus communes et les plus sèches. De là il prend occasion de lui démontrer que le travail est nécessaire à l'homme pour être heureux. Cette Epitre fut composée en 1695. Horace a aussi adressé une Epître à son fermier : c'est la quatorzième du premier livre.

LABORIEUX valet du plus commode maître,
Qui pour te rendre heureux ici-bas pouvoit naître,
Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
Qui diriges chez moi l'îf et le chevrefeuil,
Et sur mes espaliers industrieux génie,
Sais si bien exercer l'art de la Quintinie (1);
Ch! que de mon esprit triste et mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines!

Mais parle : raisonnons. Quand , du matin au soir , Chez moi poussant la bêche , ou portant l'arrosoir ,

Tu fais d'un sable aride une terre fertile, Et rends tout mon jardin à tes lois si docile : Que dis-tu de m'y voir rêveur, capricieux, Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux, De paroles dans l'air par élans envolées Essrayer les oiseaux perchés dans mes allées? Ne soupconnes-tu point qu'agité du démon, Ainsi que ce cousin (1) des quatre fils Aimon Dont tu lis quelquefois la merveilleuse histoire. Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire. Mais non: tu te souviens qu'au village on t'a dit Que ton maître est nommé pour coucher par écrit Les faits d'un roi plus grand en sagesse, en vaillance. Oue Charlemagne aidé des douze pairs de France. Tu crois qu'il y travaille, et qu'au long de ce mur Peut-être en ce moment il prend Mons et Namur.

Que penserois-tu done, si l'on t'alloit apprendre Que ce grand chroniqueur des gestes d'Alexandre, Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau, S'agite, se démène, et s'use le cerveau, Pour te faire à toi-même en rimes insensées Un bizarre portrait de ses folles pensées? Mon maître, dirois-tu, passe pour un docteur, Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur: Sous ces arbres pourtant de si vaines sornettes Il n'iroit point troubler la paix de ces fauvettes, S'il lui falloit toujours, comme moi, s'exercer, Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser, Et, dans l'eau de ces puits sans relâche tirée, De ce sable étancher la soif démesurée.

Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi, Que le plus occupé dans ce jardin c'est toi! Oh! que tu changerois d'avis et de langage, Si deux jours seulement libre du jardinage,

⁽¹⁾ Célèbre directeur des jardins du roi.

⁽¹⁾ Maugis.

Tout à coup devenu poète et bel esprit, Tu t'allois engager à polir un écrit Oui dit, sans s'avilir, les plus petites choses; Fit, des plus secs chardons, des œillets et des roses: Et sût même aux discours de la rusticité Donner de l'élégance et de la dignité: Un ouvrage, en un mot, qui, juste en tous ses termes, Sût plaire à d'Aguesseau (1), sût satisfaire Termes : Sût, dis-je, contenter, en paroissant au jour, Ce qu'ont d'esprit plus fins et la ville et la cour! Bientôt de ce travail revenu sec et pâle, Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle, Tu dirois, reprenant ta pelle et ton rateau: J'aime mieux mettre encor cent arpents au niveau, Que d'aller follement, égaré dans les nues, Me lasser à chercher des visions cornues, Et, pour lier des mots si mal s'entr'accordants, Prendre dans ce jardin la lune avec les dents.

Approche donc; et viens : qu'un paresseux t'apprenne Antoine, ce que c'est que fatigue et que peine. L'homme ici-bas, toujours inquiet et gené, Est, dans le repos même, au travail condamné. La fatigue l'v suit. C'est en vain qu'aux poètes Les neuf trompeuses sœurs dans leurs douces retraites Promettent du repos sous leurs ombrages frais: Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès, La cadence aussitôt, la rime, la césure, La riche expression, la nombreuse mesure, Sorcière dont l'amour sait d'abord les charmer, De fatigues sans fin viennent le consumer, Sans cesse poursuivant ces fugitives fées (2), On voit sous les lauriers haleter les Orphées.

(1) Alors avocat général, et maintenant procureur général. (2) Les muses.

Leur esprit toutefois se plait dans son tourment, Et se fait de sa peine un noble amusement. Mais je ne trouve point de fatigue si rude Oue l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude, Qui, jamais ne sortant de sa stapidité. Soutient dans les langueurs de son oisiveté, D'une douce indolence esclave volontaire, Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire. Vainement offusqué de ses pensers épais, Loin du trouble et du bruit il croit trouver la paix : Dans le calme odieux de sa sombre paresse, Tous les honteux plaisirs, enfants de la mollesse, Usurpant sur son ame un absolu pouvoir, De monstrueux désirs le viennent émouvoir, Irritent de ses sens la fureur endormie. Et le font le jouet de leur triste infamie. Puis sur leurs pas soudain arrivent les remords · Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps, La pierre, la colique, et les goutes cruelles; Guénaud, Rainssant, Brayer(1) presque aussi tristes qu'elles Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler, De travaux douloureux le viennent accabler, Sur le duvet d'un lit, théâtre de ses gênes, Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes, Et le mettent au point d'envier ton emploi. Reconnois donc, Antoine, et conclus avec moi, Que la panyreté mâle, active et vigilante, Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente Oue la richesse oisive au sein des voluptés.

Je te vais pour cela prouver deux vérités : L'une que le travail, aux hommes nécessaire, Fait leur félicité plutôt que leur misère; Et l'autre, qu'il n'est point de coupable en repos. C'est ce qu'il faut montrer ici en peu de mots.

⁽¹⁾ Fameux médecins.

Suis moi donc. Mais je vois sur ce début de prône, Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune, Et que, les yeux fermés, tu baisses le menton. Ma foi, le plus sûr est de finir ce sermon. Aussi-bien j'aperçois ces melons qui t'attendent, Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent S'il est fête au village, et pour quel saint nouveau On les laisse aujourd'hui si long-temps manquer d'eau.

CONTRACTOR AND A STREET OF STREET

Mary Mary and the second

The manufacture of the second of the second

were the trade of the second o

The paper of the second of the

autof visably of

Annel his miles to being the partition of 18

of Shorten service, Africally from an outle

THE SHOW THE PARTY OF THE PARTY

And and the part and and a beauty of the control of

The second section of the second section of the second section of the second section of the second section of the second section of the second section of the second section of the second section of the second section sec

the second secon

The profiler and the state of the second that

their or age that member by us out the same

with an illineacy of him the way, a feet as

The rate of the state of the state of the state of

the combination of the second second

ÉPITRE XII.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

A M. L'ABBÉ RENAUDOT.

Le dessein de l'auteur, en traitant cette matière, a été de faire voir que la poésie, que bien des personnes regardent comme un amusement frivole, peut traiter les sujets les plus relevés. En effet, le poëte soutient ici les sentimens de la plus saine théologie sur l'amour de Dieu, avec une vigueur et une noblesse dignes de son sujet.

Docte abbé, tu dis vrai, l'homme, au crime attaché. En vain, sans aimer Dieu; croit sortir du péché. Toutefois, n'en déplaise aux transports frénétiques Du fougueux moine (1) auteur des troubles germaniques, Des tourmens de l'enser la salutaire peur N'est pas toujours l'esset d'une noire vapeur Qui, de remords sans fruit agitant le coupable, Aux yeux de Dieu le rende encor plus haissable: Cette utile frayeur, propre à nous pénétrer, Vient souvent de la grâce en nous prête d'entrer, Qui veut dans notre cœur se rendre la plus forte, Et, pour se faire ouveir déjà frappe à la porte.

Si le pécheur, poussé de ce saint mouvement, Reconnoissant son crime, aspire au sacrement,

⁽¹⁾ Luther.

179

Souvent Dieu tout à coup d'un vrai zele l'enflamme; Le Saint-Esprit revient habiter dans son ame, Y convertit enfin les ténèbres en jour, Et la crainte servile en filial amour. C'est ainsi que souvent la sagesse suprême Pour chasser le démon se sert du démon même.

Mais lorsqu'en sa malice un pécheur obstiné, Des horreurs de l'enfer vainement étonné. Loin d'aimer, humble fils, son véritable père, Craint et regarde Dieu comme un tyran sévère, Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas, Et souhaite en son cœur que ce Dieu ne soit pas : En vain, la peur sur lui remportant la victoire, Aux pieds d'un prêtre il court décharger sa mémoire Vil esclave toujours sous le joug du péché, Au démon qu'il redoute il demeure attaché. L'amour, essentiel à notre pénitence, Doit être l'heureux fruit de notre repentance. Non, quoi que l'ignorance enseigne sur ce point, Dieu ne fait jamais grâce à qui ne l'aime point. A le chercher la peur nous dispose et nous aide : Mais il ne vient jamais. que l'amour ne succède. Cessez de m'opposer vos discours imposteurs, Confesseurs insensés, ignorans séducteurs, Qui, pleins des vains propos que l'erreur vous débite, Vous figurez qu'en vous un pouvoir sans limite Justifie à coup sûr tout pécheur alarmé, Et que sans aimer Dieu l'on peut en être aimé.

Quoi donc! cher Renaudot, un chrétien effroyable, Qui jamais, servant Dieu, n'eut d'objet que le diable, Pourra, marchant toujours dans des sentiers maudits, Par des formalités gagner le paradis! Et, parmi les élus, dans la gloire éternelle, Pour quelques sacremens reçus sans aucun zèle, Dieu fera voir aux yeux des saints épouvantés Son ennemi mortel assis à ses côtés l

Peut-on se figurer de si folles chimères!

On voit pourtant, on voit des docteurs même austères Oui les semant par-tout, s'en vont pieusement De toute piété saper le fondement : Qui, le cœur infecté d'erreurs si criminelles. Se disent hautement les purs, les vrais fidèles; Traitant d'abord d'impie et d'hérétique affreux Quiconque ose pour Dieu se déclarer contre eux. De leur audace en vain les vrais chrétiens gémissent : Prêts à la repousser les plus hardis mollissent. Et, voyant contre Dieu le diable accrédité; N'osent qu'en bégayant prêcher la vérité. Mollirons-nous aussi? Non, sans peur, sur la trace, Docte abbé, de ce pas j'irai leur dire en face : Ouvrez les yeux enfin, aveugles dangereux. Oui, je vous le soutiens, il seroit moins affreux De ne point reconnoître un Dieu maître du monde. Et qui règle à son gré le ciel, la terre et l'onde. Qu'en avouant qu'il est, et qu'il sut tout former. D'oser dire qu'on peut lui plaire sans l'aimer. Un si bas, si honteux, si faux christianisme Ne vaut pas des Platons l'éclairé paganisme : Et chérir les vrais biens, sans en savoir l'auteur. Vaut mieux, que sans l'aimer, connoître un créateur. Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur si sainte. Oue je veux qu'en un cœur amène enfin la crainte, Je n'entends pas ici ce doux saisissement, Ces transports pleins de joie et de ravissement Oui font des bienheureux la juste récompense, Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance. Dans nous l'amour de Dieu, fécond en saints désirs. N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs. Souvent le cœur qui l'a ne le sait pas lui-même : Tel craint de n'aimer pas, qui sincèrement aime : Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur. Oui n'eut jamais pour Dieu que glace et que froideur.

181

C'est ainsi quelquefois qu'un indolent mystique (1 (, Au milieu des péchés tranquille fanatique, Du plus parfait amour pense avoir l'heureux don, Et croit posséder Dieu, dans les bras du démon.

Voulez-vous donc savoir si la foi dans votre ame Allume les ardeurs d'une sincère slamme, Consultez-vous vous-même. A ses règles soumis. Pardonnez-vous sans peine à tons vos ennemis? Combattez-vous vos sens? domtez-vous vos foiblesses? Dien dans le pauvre est-il l'objet de vos largesses? Enfin dans tous ses points pratiquez-vous sa loi? Oui, dites vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi. Qui fait exactement ce que ma loi commande, A pour moi , dit ce Dieu , l'amour que je demande. Faites-le donc; et, sûr qu'il nous veut sauver tous, Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte ame éprouve : Marchez, courez à lui : qui le cherche le trouve. Et plus de votre cœur il paroît s'écarter, Plus par vos actions songez à l'arrêter. Mais ne soutenez point cet horrible blasphême, Qu'un sacrement reçu, qu'un prêtre, que Dieu même Quoi que vos faux docteurs osent vous avancer, De l'amour qu'on lui doit puissent vous dispenser.

Mais s'il faut qu'avant tout, dans une ame chrétienne, Diront ces grands docteurs, l'amour de Dien survienne, Puisque ce seul amour suffit pour nous sauver, De quoi le sacrement viendra-t-il nous laver? Sa vertu n'est donc plus qu'une vertu frivole! Oh! le bel argument digne de leur école! Quoi! dans l'amour divin en nos cœurs allumé, Le vœu du sacrement n'est il pas renfermé?

Un païen converti, qui croit un Dieu suprême, Peut-il être chrétien qu'il n'aspire au baptême, Ni le chrétien en pleurs être vraiment touché. Qu'il ne veuille à l'église avouer son péché? Du funeste esclavage où le démon nous traîne C'est le sacrement seul qui peut rompre la chaîne : Aussi l'amour d'abord y court avidement; Mais lui-même il en est l'ame et le fondement, Lorsqu'un pécheur, ému d'un humble repentance, Par les degrés prescrits court à la pénitence, S'il n'y peut parvenir, Dieu sait les supposer. Le seul amour manquant ne peut point s'excuser : C'est par lui que dans nous la grâce fructifie ; C'est lui qui nous ranime et qui nous vivifie; Pour nous rejoindre à Dieu, lui seul est le lien; Et sans lui, foi, vertus, sacremens, tout n'est rien.

A ces discours pressans que sauroit-on répondre? Mais approchez: je veux encor mieux vous confondre? Docteurs. Dites-moi done : quand nous sommes absous, Le Saint-Esprit est-il, ou n'est-il pas en nous? S'il est en nous, peut-il, n'étant qu'amour lui-même. Ne nous échauffer point de son amour suprême, Et s'il n'est pas en nous, Satan toujours vainqueur Ne demeure-t-il pas maître de notre cœur? Avouez donc qu'il faut qu'en nous l'amour renaisse. Et n'allez point pour fuir la raison qui vous presse, Donner le nom d'amour au trouble inanimé Ou'au cœur d'un criminel la peur seul a formé. L'ardeur qui justifie, et que Dieu nous envoie, Quoiqu'ici-bas souvent inquiète et sans joie, Est pourtant cette ardeur, ce même feu d'amour, Dont brûle un bienheureux en l'éternel séjour. Dans le fatal instant qui borne notre vie, Il faut que de ce seu notre ame soit remplie: Et Dieu, sourd à nos cris s'il ne l'y trouve pas, Ne l'y rallume plus après notre trepas.

⁽¹⁾ Quiétistes, dont les erreurs ont été condamnées par les papes Innocent XI et Innocent XII.

Rendez-vous donc enfin à ces clairs syllogismes ; Et ne prétendez plus, par vos confus sophismes, Pouvoir encore aux yeux du fidèle éclairé Cacher l'amour de Dieu dans l'école égaré. Apprenez que la gloire où le ciel nous appelle Un jour des vrais enfans doit couronner le zèle, Et non les froids remords d'un esclave craintif, Où crut voir Abeli (1) quelque amour négatif.

Mais quoi! j'entends déjà plus d'un fier scolastique Qui, me voyant ici sur ce ton dogmatique En vers audacieux traiter ces points sacrés. Curieux, me demande où j'ai pris mes degrés; Et si, pour m'éclairer sur ces sombres matières, Deux cents auteurs extraits m'ont prêté leurs lumières. Non. Mais pour décider que l'homme, qu'un chrétien Est obligé d'aimer l'unique auteur du bien , Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître, Qui nous vint par sa mort donner un second être, Faut-il avoir reçu le bonnet doctoral, Avoir extrait Gamache, Isambert et du Val? Dieu, dans son livre saint, sans chercher d'autre ouvrage, Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page? De vains docteurs encore, à prodige honteux! Oseront nous en faire un problème douteux! Viendront traiter d'erreur digne de l'anathème L'indispensable loi d'aimer Dieu pour lui-même, Et, par un dogme faux dans nos jours enfante, Des devoirs du chrétien rayer la charité!

Si j'allois consulter chez eux le moins sévère, Et lui disois : Un fils doit-il aimer son père? Ah! peut-on en douter? diroit-il brusquement. Et quand je leur demande en ce même moment:

L'homme, ouvrage d'un Dieu seul bon et seul aimable. Doit-il aimer ce Dieu, son père véritable? Leur plus rigide auteur n'ose le décider, Et craint, en l'affirmant, de se trop hasarder!

Je ne m'en puis défendre, il faut que je t'écrive La figure bizarre, et pourtant assez vive, Que je sus l'autre jour employer dans son lieu , Et qui déconcerta ces ennemis de Dieu. Au sujet d'un écrit qu'on nous vencit de lire, Un d'entre eux m'insulta sur ce que j'osai dire Qu'il faut, pour être absous d'un crime confessé, Avoir pour Dieu du moins un amour commencé. Ce dogme, me dit-il, est un pur calvinisme. O ciel! me voilà donc dans l'erreur, dans le schisme. Et partant réprouvé! Mais, poursuivis-je alors, Quand Dieu viendra juger les vivans et les morts, Et des humbles agneaux, objets de sa tendresse, Séparera des boucs la troupe pécheresse, . A lous il nous dira, sévère ou gracieux, Ce qui nous sit impurs ou justes à ses yeux. Selon vous donc, à moi réprouvé, bouc infâme, Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme, Malheureux qui sontins que l'homme dut m'aimer ; Et qui, sur ce sujet trop prompt à déclamer, Prétendis qu'il falloit, pour fléchir ma justice, Que le pécheur touché de l'horreur de son vice, De quelque ardeur pour moi sentit les mouvemens, Et gardat le premier de mes commandemens? Dieu, si je vous en crois, me tiendra ce langage: Mais à vous, tendre agneau, son plus cher héritage, Orthodoxe ennemi d'un dogme si blamé, Venez, vous dira-t-il, venez, mon bien aimé: Vous qui, dans les detours de vos raisons subtiles Embarrassant les mots d'un des plussaints conciles (1),

⁽¹⁾ Anteur de la Moëlle théologique, qui sontient la fausse attrition par les raisons refutées flans cette epitre.

⁽¹⁾ Le concile de Trente.

Re

E

P

Avez délivré l'homme, ò l'utile docteur!

De l'importun fardeau d'aimer son créateur;
Entrez au ciel, venez, comblé de mes louanges,
Du besoin d'aimer Dieu désabuser les anges.
A de tels mots, si Dieu pouvoit les prononcer,
Pour moi je répondrois, je crois, sans l'offenser:
Oh! que pour vous mon cœur moins dur et moins farouche,
Seigneur, n'a-t-il, hélas! parlé comme ma bouche!
Ce seroit ma réponse à ce Dieu fulminant.
Mais vous, de ses douceurs objet fort surprenant,
Je ne sais pas comment, ferme en votre doctrine,
Des ironiques mots de sa houche divine
Vous pourriez sans rougeur et sans confusion,
Soutenir l'amertume et la dérision.

L'audace du docteur, par ce discours frappée.

Demeura sans réplique à ma prosopopée.

Il sortit tout à coup, et, murmurant tout bas

Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,

S'en alla chez Binsfeld, ou chez Basile Ponce (1),

Sur l'heure à mes raisons chercher une réponse,

(1) Deux desenseurs de la fausse attrition. Le premier étoit chanoine de Trèves, et l'autre étoit de l'ordre de Saint-Augustin.

FIN DES ÉPÎTRES.

... - was an environment and and are the second of the

was all the survey of the survey of the many of the many

The second of th

agran asserter avairementation or make the sale

information and public of the business that had been

L'ART POÉTIQUE.

CHANT PREMIER.

smisses and its warden appropriate action for the

doublinging of the state of the state of the state of

the second secon

Bowshire and I a would be water and

Dans ce premier chant, l'auteur donne des règles générales pour la poésie; mais ces règles n'appartiennent point si proprement à cet art, qu'elles ne puissent aussi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écriture. Une courte digression renferme l'histoire de la poésie françoise, depuis Villon jusqu'à Malherbe.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur Pense de l'art des vers atteindre la hauteur : S'il ne sent point du ciel l'influence secrète, Si son astre en naissant ne l'a formé poëte ; Dans son génie étroit il est toujours captif ; Pour lui Phébus est sourd , et Pégase est rétif.

O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse, Courez du bel esprit la carrière épineuse, N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer, Ni prendre pour génie un amour de rimer: Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces Et consultez long-temps votre esprit et vos forces.

La Nature, fertile en esprits excellens, Sait entre les auteurs partager les talens: